

Odet de Saint Gilles

Confrère de l'Oratoire

Entré : 1613

Né à Arranches (Mayenne), le 1591

Mort à Paris (Petit Bourbon), le 7 août 1614

Notes bio-bibliographiques

E. Bonnardet
fr. de l'Oratoire

Voir:

Adry: G.V. 63, 72.

Battarel: G.I. 9-12 notice.

Bicais: G.I. 78.

Cloyseault: Minologe, 16

" Vies, I, 91 notice

Perraud: P. oratoire de France, p. 235

LE CONFRÈRE ODET DE SAINT-GILLES

DE L'ORATOIRE

(1591-1614)

SOMMAIRE. — Ses études. — Sa vocation. — Il fait une retraite. — Son entrée à l'Oratoire. — Son amour pour les veilles. — Sa fidélité aux règlements. — Son humilité. — Ses austérités. — Sa dévotion pour le saint sacrifice de la Messe. — Sa mort l'an 1614. — Son éloge.

Tel que JÉSUS-CHRIST, auteur de la grâce, a paru parmi les hommes, telle la grâce y paraît le plus souvent : elle a son enfance et ses âges différents aussi bien que lui ; et comme tout Dieu qu'il était, JÉSUS est entré petit dans le monde, ainsi la grâce, toute divine qu'elle est, naît toujours faible et petite dans les cœurs. Pour l'ordinaire, elle est semblable à la peinture que nous en avons dans l'Évangile¹ : ce n'est d'abord qu'une petite semence qui demeure longtemps cachée sous la terre, et on ne la voit croître et devenir arbre parfait qu'avec le temps. Mais si elle est de la sorte dans la plupart des âmes, il s'en trouve quelques-unes privilégiées où dès sa naissance elle se montre presque en sa perfection ; il s'en trouve où ce n'est pas tant une petite semence qui tombe du ciel, qu'une.

1. S. Math., XIII, 31.

plante déjà toute venue, et qui semble avoir été prise dans le Paradis pour être transplantée dans le sein des élus; et cette création de la grâce se fait quelquefois comme celle du monde, où les arbres sortent en un instant bons chargés de fruits.

C'est ainsi qu'elle a paru en celui dont nous allons parler qui est le premier de ceux qui sont morts dans la Congrégation de l'Oratoire, et qui, en moins de deux années, qui se passèrent depuis sa vocation jusqu'à la fin de sa vie, s'avança tellement en la vertu que le pieux cardinal de Bérulle disait quelquefois en l'admirant : « Ce bon Confrère est un géant, et nous ne sommes que des nains auprès de lui. » Il s'appelait Odet de Saint-Gilles, et il était neveu de Mgr Péricard¹, évêque d'Avranches, qui, le destinant à l'Eglise, l'envoya à l'université de Paris, pour se rendre capable de cette sainte profession. Mais il ne fut pas plutôt absent des siens, qu'il oublia tout ce qu'ils lui avaient le plus recommandé, et perdant tout son temps en des amusements inutiles, il dissipa dans cette région éloignée, comme un autre enfant prodigue, le plus cher et le plus précieux de tous les biens. Comme il s'appliquait plus volontiers à toute autre chose qu'à ses études, il eut la convoitise d'aller voir un de ses cousins, qui était entré dans l'Oratoire, sans autre pensée que de se divertir et de s'entretenir avec lui du dessein et du progrès de cette nouvelle Congrégation; mais cette curiosité ne fut pas moins heureuse que celle du petit Zachée², quand il monta sur un sycomore pour avoir seulement la satisfaction de voir le visage sacré de JÉSUS-CHRIST, et si ce doux Sau-

1. François de Péricard, évêque d'Avranches de 1588 à 1639.

2. S. Luc, XIX.

veur n'entra pas aussitôt chez lui comme chez le publicain, du moins il frappa dès lors à la porte de son cœur par de puissantes inspirations. Dieu, qui lui dressait en ce lieu écarté une sainte embûche, ne l'y eut pas plutôt attiré, que le prenant comme à son avantage et loin du monde, il commença à lui en inspirer la haine et le mépris. Et ce jeune gentilhomme, comparant les exercices de l'Oratoire avec ceux de sa vie, écouta avec la douleur que produit une salutaire confusion, ce qu'il n'était venu demander que par divertissement. Ce bon parent lui dépeignit avec tant de zèle le bonheur qui se trouve dans la vie toute consacrée à Dieu, qu'il le toucha, et s'apercevant bien que ce nouveau disciple en prenait déjà le goût, il passa plus avant et lui proposa d'en faire l'essai par une retraite de quelques jours. En un mot il le pressa si vivement de faire ses exercices spirituels sous le P. de Bérulle, et il lui fit espérer tant de contentement et de bénédiction de sa conduite qu'il le lui fit promettre avant qu'il se retirât, et peu de temps après le jour étant pris avec notre saint prêtre, ce nouveau soldat se rendit ponctuellement et courageusement à l'assignation.

Mais s'il fut fidèle en ses promesses, il trouva que son cousin était véritable dans les siennes, et il n'eut pas sujet de se plaindre comme les Israélites, qu'on l'eût mené dans la solitude pour l'y faire mourir de faim et de soif; car il n'y eut jamais de retraite où le pain et la nourriture du ciel fussent donnés à l'âme plus libéralement; jamais les eaux des grâces n'y furent versées plus abondamment, ni avec plus d'impétuosité, et bien loin de rencontrer la sécheresse en ce saint désert, son esprit fut enivré de mille torrents d'amour et de volupté. Il employa environ quinze

Un dapuse ainsi les enians, son par permission de monseigneur l'Archevêque, surtout en cas de nécessité pressante.

jours en ces exercices, pendant lesquels son sage directeur remarqua une vocation tout extraordinaire, et qui tendait à une très grande perfection. La conclusion fut qu'il fit dessein de quitter le siècle, où son salut avait été si souvent au hasard, et de se retirer pour jamais dans la Congrégation de l'Oratoire, afin de venir cultiver les grâces de Dieu au lieu même où il les avait reçues de sa miséricorde. Il eût bien désiré n'en point sortir du tout, et dès lors il eût voulu mettre tout de bon la main à la charrue sans regarder davantage derrière soi; mais on jugea à propos qu'il retournât encore au monde, pour acquitter quelques dettes qu'il avait faites, et au lieu que le Fils de Dieu refusa autrefois à un de ceux qui le voulaient suivre, la permission d'aller mettre ordre à ses affaires, parce qu'il connaissait sa faiblesse et sa fragilité, Dieu, au contraire, assuré de la persévérance de ce nouveau converti, lui en fit faire le commandement.

Il revint donc dans le monde, ou pour mieux dire il sortit de l'Oratoire, sans néanmoins que le monde se pût vanter qu'il y fût revenu. Car, au lieu de retourner chez soi, et d'aller embrasser ses proches, comme fit le prophète Élysée avant que de suivre sa vocation, il se sépara plus que jamais, et des siens et des autres. Il se retira dans la maison de Sorbonne, en une chambre que M. de Condren¹, qui était alors bachelier, lui prêta; et il crut que les bonnes dispositions que Dieu lui donnait ne courraient point de fortune en une maison où la vertu et la grâce sont

1. Nous sommes ici à l'origine des relations avec l'Oratoire de celui qui devait en être un jour le second supérieur général, et le si fidèle continuateur de l'œuvre de N. T. Honoré Père. Le P. de Condren n'entra à l'Oratoire que quatre ans plus tard, le 17 juin 1617.

si puissantes et si affermies ; mais bien que la sainteté de ce lieu semblât le garantir assez contre le commerce que ses affaires l'obligeaient d'avoir avec les gens du siècle, néanmoins il voulut encore endosser une rude et piquante haire comme de fortes armes pour se mettre en sûreté de la part de cet ennemi ; il fit même vœu de ne la quitter, ni jour, ni nuit, et de ne point changer d'habit jusqu'à ce qu'il eût accompli son pieux dessein. Déjà, après trois mois écoulés, sa haire se pourrissait sur son dos ; déjà ses habits se déchiraient, et en attendant qu'il fût en état d'entrer en cette heureuse demeure qu'il souhaitait avec tant d'impatience, il eût eu besoin que Dieu eût fait le miracle qu'il fit pour les Israélites pendant tout le temps qu'ils ne purent entrer dans la terre promise. Mais le P. de Bérulle qui connaissait le prix de cette âme, et qui d'ailleurs craignait qu'un plus long retardement ne fît enfin quelque violence à la grâce qui l'appelait, acquitta le reste de ses dettes qui le retenaient encore dans le monde des deniers de la Congrégation, quoiqu'elle en eût bien peu, et il l'acheta, il faut ainsi dire, de son argent, comme une chose rare et exquise, afin d'en faire un présent à Dieu.

Ainsi ce jeune homme, devenu le bien particulier et comme le peuple de JÉSUS-CHRIST, ainsi, dis-je, acquis à ce doux Sauveur, et par le prix de son sang, et par celui que la charité de son serviteur avait fourni, entra à l'Oratoire¹, et commença à embrasser les exercices avec une ferveur qui répondait à la grandeur et la sainteté de sa vocation. Il était continuellement en oraison, et il lui semblait qu'il y eût souvent passés des nuits entières, comme le Fils de Dieu, et au lieu

1. Le mercredi des Cendres; 20 février 1613.

qu'il faut dire aux autres : Veillez et priez, ses supérieurs étaient souvent obligés de lui défendre absolument et la prière et les veilles. On lui avait permis de demeurer jusqu'à dix heures du soir devant le Saint-Sacrement, quoique les autres n'eussent la liberté d'y demeurer que jusqu'à neuf heures. Mais son ardeur l'emportait si avant, qu'il fallait qu'on le vînt avertir et arracher, s'il faut ainsi parler, des autels, quand ce temps était venu ; il est vrai qu'il souffrait patiemment cette contrainte, et comme il n'avait pas moins d'obéissance que de ferveur, il se soumettait humblement à celui qui avait cette commission. Toutefois si c'était sans murmurer, ce n'était pas sans se plaindre doucement de la violence qu'on lui faisait, et les coups que l'épouse reçut la nuit, des gardes qui faisaient la ronde dans Jérusalem, lorsqu'elle cherchait partout son époux¹, ne lui furent pas plus sensibles que l'étaient à cette sainte âme les paroles du Frère qui faisait la revue dans l'Eglise, et qui venait séparer de son Bien-Aimé : « Hélas ! mon Dieu, disait-il, j'ai encore tant de choses à dire, et je n'ai pas fait la moitié de ce que Notre-Seigneur demande de moi. » Il avait entre autres vertus celle-là de commune avec son bon Père, qu'il joignait toujours la mortification et la pénitence à l'oraison. Quand il descendait le soir à la chapelle pour prier, il y allait nu-pieds, quelque temps qu'il fit, toutes les fois qu'il le pouvait faire sans être aperçu ; les jeûnes, les veilles, les disciplines, les humiliations lui étaient ordinaires, et on pouvait dire qu'il portait sa croix non seulement tous les jours, comme l'ordonne Notre-Seigneur, mais à toute heure. Le P. de Bérulle le re-

1. Cantique des Cantiques, ch. V.

gardait avec joie courir dans la voie des conseils et des commandements; et considérant ses grâces et ses vertus, il admirait et la grandeur du Maître qui peut enrichir un pauvre en un moment, et la fidélité du serviteur qui faisait si bien multiplier les talents et les richesses que lui donnait le Maître. Il voyait bien que Dieu le traitait ainsi que les princes traitent leurs favoris, qu'ils élèvent tout d'un coup, sans les faire passer par les degrés ordinaires de la fortune. Et dans cette vue, il faisait à son intention plusieurs pénitences, comme pour aider Dieu à hâter son ouvrage, et pour soulager pour ainsi dire l'impatience amoureuse que ce divin Sauveur semblait avoir de le voir dans la perfection. Bien qu'il sût assez, qu'à considérer les choses par le temps, son disciple n'était encore que dans les commencements de la vie spirituelle, il agissait avec lui comme si déjà il y eût été consommé. Au lieu de lui donner du lait comme aux petits enfants, qui ne font que de naître en JÉSUS-CHRIST, à peine trouvait-il des viandes assez fortes et assez solides pour nourrir son zèle, et il disait quelquefois avec étonnement à ceux de la Congrégation : « Les voies les plus saintes et les plus élevées dont je me sens obligé selon Dieu de faire ouverture à notre Confrère de Saint-Gilles, lui sont si faciles et si aplanies, qu'il semble qu'elles soient pour lui un chemin tout frayé et tout battu. »

Il vivait dans une très grande retraite, ne se mêlant d'aucune affaire qui pût le détourner tant soit peu de Dieu; quand la charité l'obligeait de parler au prochain on sentait à ses discours le feu qui brûlait en son cœur, et on ne le quittait jamais sans recevoir quelque impression nouvelle de piété. Il était le plus obéissant de la maison; sa fidélité se montrait

aussi bien dans les petites choses que dans les grandes que prescrivent les règlements de la Congrégation. Tous les mois il faisait un jour de retraite pour se renouveler dans l'esprit de sa vocation ; il remarquait les défauts dans lesquels il était tombé, pour en faire pénitence et s'en corriger. Il avait aussi la pratique de consacrer le premier et le dernier jour de chaque mois en l'honneur du premier et du dernier jour de la vie de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Il choisissait encore un saint chaque mois pour l'aider à aimer et à servir ce divin Sauveur, le priant tous les jours de suppléer au manquement qu'il commettait à l'aimer, et de l'associer à l'amour qu'il lui portait dans le ciel¹. Il se confessait pour le moins deux fois par semaine, et il communiait ordinairement le dimanche, le jeudi et le samedi. Aussitôt que la cloche sonnait pour quelque exercice de la communauté, il s'y rendait promptement. Quand il avait fait quelque faute par omission ou autrement, bien loin de s'en excuser, comme font naturellement tous les hommes, il était le premier à s'accuser, et il exagérait tellement sa faute, qu'à l'entendre parler il était le plus méchant de tous les hommes. Quelques pratiques d'humilité ou de pénitence qu'on lui donnât, elles étaient toujours trop douces et trop légères pour lui : chaque jour il voulait en ajouter de nouvelles. Il avait obtenu la permission de se coucher plus tard et de se lever plus matin que le reste de la communauté, afin d'avoir plus de temps pour vaquer à la prière. Cependant le peu de temps qu'il donnait au sommeil était encore

1. Toutes ces pratiques, aujourd'hui universellement adoptées dans les séminaires et parmi les prêtres, ont leur origine dans l'Oratoire

souvent interrompu par la coutume qu'il avait de se lever sur son lit pour y prier pendant quelque temps les bras étendus, et par l'austérité qu'il pratiquait de ne coucher que sur des ais. Il était si mortifié dans ses repas qu'il se refusait souvent le nécessaire, et qu'il ne mangeait que pour s'empêcher de mourir de faim. Souvent on lui voyait des larmes tomber des yeux en abondance dans la pensée qu'il avait qu'il ne faisait point de pénitence.

Il prenait un plaisir extrême à tous les exercices de pénitence et d'humiliation; il voyait quelquefois son bienheureux Père et directeur servir à table, laver la vaisselle de la cuisine et balayer la maison; cet exemple d'humilité l'animait tellement qu'il aurait voulu tous les jours faire la même chose. Quand on le lui permettait, il s'y comportait avec de si grands sentiments d'humilité, que tout ce qui paraissait au dehors n'était rien en comparaison de ce que Dieu voyait dans son cœur. La même chose paraissait lorsqu'il faisait les humiliations¹; il s'accusait d'une manière à tirer les larmes des yeux; ensuite il allait se prosterner aux pieds de chacun de la communauté pour les baiser et leur demander pardon. Il embrassait avec une joie non pareille toutes les choses les plus humiliantes.

Nous avons déjà dit qu'il avait presque toujours sur le corps une haire ou un cilice; mais cela n'empêchait pas que tous les vendredis il ne prît la discipline avec tant de ferveur qu'il se mettait tout en sang.

Il avait une dévotion particulière pour orner les autels les veilles de fêtes; mais elle paraissait encore

1. L'exercice dont il est question ici se pratique le vendredi soir dans les maisons de l'Oratoire. Mgr. Perraud en a donné le cérémonial et le formulaire à la fin de son livre sur l'Oratoire, p. 494, 3^e appendice.

beaucoup plus grande lorsqu'il avait occasion de servir quelque Messe. S'il avait pu, il aurait servi toutes celles qui se disaient. Il regardait cette action comme la plus noble et la plus sainte qui fût sur la terre après la célébration. Il s'y comportait avec tant de modestie, de piété et de recueillement qu'on ne pouvait le voir sans en être édifié, et quoiqu'il y fût appliqué à tous les mystères qui s'y célèbrent avec une attention extraordinaire, cependant il prenait garde de n'être point abstrait et de ne point manquer à aucune cérémonie.

« L'homme qui fera vite son ouvrage, dit le grand Salomon, sera appelé devant les rois et ne demeurera pas parmi le vulgaire et les personnes de basse condition¹. » Ainsi en arriva-t-il à ce bon Confrère : il fit si promptement l'ouvrage que Dieu demandait de lui, il marcha si vite dans le chemin de la grâce qu'il se trouva incontinent dans la gloire. Et Dieu le tira de la terre et de la compagnie des hommes pour le mettre dans le ciel en la compagnie des anges et des saints. Il était entré dans l'Oratoire le jour des Cendres de l'année 1613, et il sortit du monde le 7^e du mois d'août 1614, c'est-à-dire dix-huit mois après, n'étant encore âgé que de vingt-deux à vingt-trois ans².

Quoiqu'il fût venu des derniers auprès du Père de Bérulle, ce fut le premier qui y mourut, et l'on peut dire de lui ce que Jacob disait de Rubens, mais plus heureusement, que ce fut son premier-né et le commencement de ses douleurs : car il le perdit en la terre

1. Proverbes.

2. « Comme nous n'avions pas encore d'église, il fut enterré dans celle des Carmélites du faubourg Saint-Jacques dans la chapelle de Saint-Denys, dont notre maison du Petit-Bourbon était proche. » Batterel, Mémoires, 2^e partie, 1 vol.

Paris, le

14

1946

L'Aumônier,

NOTA. - Garder cette feuille avec soin pour la présenter

et il l'enfanta pour le ciel avant tous les autres. Et ce bon Confrère eut l'honneur d'être les prémices que Dieu choisit dans toute la Congrégation pour lui être offert¹. Je n'ajouterai pas qu'il fut encore le premier et le plus grand en dons. Il est certain qu'il en eut de très grands, et il ne faut que voir l'estime que le Père de Bérulle faisait de cette âme pour en connaître le prix et la valeur. Car, écrivant incontinent après sa mort à un des Pères de la Congrégation, il lui parle ainsi : « Je vous écris celle-ci à la hâte pour vous avertir et tous ceux de votre maison, qu'il a plu à Dieu d'appeler à soi le Confrère de Saint-Gilles, lequel est mort le 7^e d'août à midi. Dieu le disposait à cette mort par les faveurs qu'il lui a données depuis le premier jour de sa retraite parmi nous jusqu'au dernier. Si cet accident ne nous était adouci par la puissance et la suavité de la Providence de Dieu, il nous causerait beaucoup de regret par la perte d'un si bon sujet; mais celui qui l'avait donné et qui l'a ôté, saura bien en son temps, réparer par lui-même cet intérêt pour son œuvre. »

Entre toutes les grâces qu'il plut à Dieu lui départir par sa miséricorde, il en reçut une tout extraordinaire et de laquelle à peine trouve-t-on ailleurs un exemple : car non seulement Notre-Seigneur le fit avancer à grands pas et en peu de temps dans le chemin de la perfection, mais encore à la faveur des

1. Aussi Mgr Perraud (*op. cit.*, 237) applique-t-il heureusement Odet de Saint-Gilles l'admirable épitaphe composée par le Lacordaire pour le Frère Réquédal, un de ses premiers compagnons :

*Ut nuntius operis ascenderet
Et primitiæ,
Et numen.*

prières qui lui en furent faites par ses serviteurs, il lui donna à l'instant de sa mort toute la perfection et tout le mérite qu'il eût pu acquérir par ses travaux, s'il eût vécu plus longtemps; la perte qu'il fit de sa vie ne servit qu'à avancer sa gloire sans la diminuer. Il eut le fruit qu'apportent les longues années sans en éprouver la langueur et l'ennui, et il nous donne lieu de lui appliquer singulièrement ces paroles du Sage : « Il a rempli l'espace de plusieurs temps, quoiqu'il ait été consumé en peu de jours ¹. » Nous n'avancons point cette nouvelle sans fondement, et nous ne la publions qu'après la Mère Madeleine de Saint-Joseph, en la vie qu'elle a faite de la Sœur Catherine de Jésus : « En ce temps, dit-elle, il mourut une personne de l'Oratoire pour qui elle avait beaucoup de charité, et ayant su sa maladie, elle fit de grandes dévotions, pénitences et prières pour lui; enfin, ayant appris qu'il allait mourir, elle demanda à Dieu qu'il lui donnât par miséricorde au moment de sa mort ce qu'il eût acquis avec sa grâce par les actions saintes et vertueuses qu'il eût pratiquées en sa vie, s'il lui eût plu la lui laisser selon le cours ordinaire, car il mourut fort jeune, et avec un grand désir de la perfection. » Puis, elle ajoute : « Or, étant mort, il apparut à elle, lui disant que ses prières avaient été exaucées, et qu'il était en la gloire, en un lieu fort éminent. » Et plus bas encore, elle poursuit ainsi : « Il lui apparut plusieurs fois depuis, et elle y avait grande dévotion, et elle garda son chapelet jusqu'à la mort, l'ayant en sa dernière maladie nuit et jour en son cœur ². » C'est le

1. Eccl., IV.

2. *Vie de Sœur Catherine de Jésus*, Paris, Dehors, 1628, p. 80.

témoignage avantageux que la Mère Madeleine de Saint-Joseph rend au Confrère de Saint-Gilles, en rapportant les sentiments et les connaissances qu'en avait la Sœur Catherine de Jésus; elle eût bien pu le fortifier par elle-même si elle eût voulu et si sa modestie lui eût permis d'écrire ce qu'elle a dit à ses amis en particulier: car, le même jour que l'on célébra la Messe pour son âme au couvent de l'Incarnation, pendant que les Sœurs chantaient, elle le vit monter au ciel avec tant de gloire et de splendeur, qu'en étant éblouie, elle crut du commencement que c'était l'apparition, non d'un saint, mais de JÉSUS-CHRIST, et, dans cette première surprise, elle s'écria, pensant parler à son maître: « Mon Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » On eût dit que, comme Assuérus voulant honorer Mardochée entre tous les autres, le couronna de son propre diadème et le revêtit de ses habits royaux, le Fils de Dieu eût voulu revêtir ce fidèle serviteur de sa propre majesté, et cette bonne Mère, bien plus étonnée à cette vue, que la reine Esther ne le fut à celle du prince, le prit d'abord, non comme elle pour un ange, mais pour un Dieu¹.

Quant aux prières que fit pour lui la Sœur Catherine de Jésus, afin qu'il plût à Notre-Seigneur de lui donner autant de grâces et de mérites par sa miséricorde qu'il en eût acquis par ses travaux s'il eût vécu davantage, on croit et non sans apparence, qu'elles lui furent ordonnées par le P. de Bérulle, son directeur: car on sait que lui-même demanda et fit demander la même chose à Dieu par plusieurs grandes âmes lorsqu'il vit ce bon Confrère en danger de mort;

1. *Vie de la Mère Magdeleine de Saint-Joseph*, par le P. Senault. Paris, P. Lepetit, 1670, p. 471.

et le jour même qu'il sortit du monde, il dit à quelqu'un des siens : « Je ne puis qu'adorer les conseils de Notre-Seigneur et me soumettre à l'ordre de sa Providence ; mais si quelque chose est capable de m'affliger en cette perte, c'est que j'apercevais en cette âme des semences de très grandes grâces qui me semblent n'être pas encore venues en maturité. » Alors il ne déclara pas davantage ses pensées ; et en découvrant le mal qui lui était si sensible, il tut le remède qu'il y avait apporté. Il se contenta seulement de prier tous les Pères de la Congrégation de dire chacun une Messe par semaine l'espace d'un an pour ses intentions sur le mort, mais, l'année étant passée, il leur témoigna qu'il leur avait demandé ces Messes pour acquitter un vœu qu'il avait fait lorsque ce bon Confrère était à l'extrémité, afin de lui obtenir cette rare et extraordinaire faveur dont nous avons parlé. Il leur apprit que par une merveille assez étrange, ils avaient travaillé pour la perfection de l'âme d'un mort, lorsqu'ils semblaient ne pouvoir travailler que pour son repos, et qu'ils avaient rendu grâce pour lui à la bonté de Dieu, lorsqu'ils pensaient seulement satisfaire à sa justice. « Il a plu, leur dit-il, à Notre-Seigneur d'avoir égard aux vœux qu'on lui a faits pour la consommation de ses miséricordes sur notre Confrère de Saint-Gilles, et avant la mort il a fait venir à maturité ces semences célestes de ces grandes grâces que nous apercevons en lui. » Cette nouvelle les étonna tous extrêmement ; et il s'en trouva un entre autres qui, comprenant aussi peu qu'on peut mourir jeune et avoir les mérites de la vieillesse, que Nicodème comprenait qu'on peut renaître étant déjà vieux ¹, demanda

1. S. Jean, III, 4.

Dans ce cas, toute personne peut et doit baptiser, en l'absence du prêtre, car l'élément est ABSOLUMENT NÉCESSAIRE pour entrer au Ciel.

aussi bien que lui comment il était possible que cela se fit. Mais le serviteur de Dieu lui répondit de la sorte : « Notre Seigneur ne peut-il pas donner à une âme une vie angélique ? Or, en ce cas là, l'âme aura un progrès angélique, et avancera autant en un moment qu'elle ferait en dix ans dans les voies communes. Je ne dis pas que ce soit la moindre qu'il y a observée : car il en a une infinité d'autres, dont il a choisi celle qui lui a plu ; mais je dis ceci pour vous donner à connaître qu'il ne faut pas beaucoup se mettre en peine de la manière ; l'importance est qu'il l'a ainsi voulu par sa bonté, et c'est de quoi nous devons le remercier. »

Ainsi fut donné, ainsi fut ravi à la Congrégation le Confrère Odet de Saint-Gilles ; ainsi, quoiqu'il n'eût travaillé qu'une heure, il fut égal et peut-être même supérieur à ceux qui ont porté le chaud du jour. Ainsi il nous laissa un exemple mémorable de la miséricorde de Dieu pour consoler ceux qui commencent tard à le servir, et il nous apprit que si l'art des hommes a pu trouver un feu plus puissant que celui de la nature pour faire pousser les fleurs et les fruits avant le temps, Dieu est assez puissant pour verser dans les âmes une flamme et un amour tout extraordinaires, qui hâtent les fruits de la grâce, et qui les fassent mûrir avant leur saison.

M. 219

Odet de S^r Gilles

petit portrait carré
un peu tourné à gauche, mains jointes
regarde un rayon venu du ciel
sur table lisse ouvert et barrette
en bas

Odeus Sancti Agidii

Protospathe Congregationis Oretorii D.N. 7C infallis
octatis mae 23 → 13 et non 23.

In brevi Tempore implevit Tempore multa
Prov.

Mariette ep C.

H 8
L 6½ | clihé seul sans inscription

(autre comme confère en 1613)

Odet de S^t Gilles

Son portrait a été gravé dans le format in 24

On y lit :

Odetus S^ti Agidii, protofrater Congregationis

Anthonii D. N. J. C in Galliis

rebat^{is} aoe 23

In brevi tempore explevit tempora multa
(Prov.)

Mariette excudit

1614
23
1591



Odetus Sancti aegidij.

Protofrater congreg. oratorij D.N.I.C. in Gallijs. ætat. suæ 23
In breui tempore, impleuit tempora multa: pro.
Mariette ex.



Oletus Sanchi agidi.

Protestator congreg. oratorij D. N. I. C. in Vallis. etot. fuit 23

In breui tempore, impleuit tempora multa. p. 22

Marcell. 22.



32



Pedro de Sancho, arduo.

*Protestante contra orationem D. N. I. C. in vultu, et hoc est
 in hoc tempore, angustia tempora multa. pro.*

Marche, 1811.



Odet de St. Gilles

Odry : Bibl. Des écrivains de l'Oratoire, t. V, p 63 et 72 (Bibl. N^o fonds fr. 25.685)

Odet de St. Gilles était neveu de M. Pericard, évêque d'Avanches. Ses parents le firent étudier en Sorbonne pour le rendre capable de remplir un jour quelque dignité dans l'Eglise. Mais, suivant l'usage des jeunes gens de son âge, il ne songeait qu'à se divertir. Il rentra en lui-même d'une manière qui mérite d'être rapportée.

Ayant appris qu'un de ses parents venait d'entrer dans l'Oratoire, il résolut de lui rendre visite pour se moquer de lui. Mais, dans l'entretien qu'ils eurent ensemble, il se sentit si touché que, faisant réflexion sur sa vie et sur les dangers auxquels son salut était exposé, il résolut d'entrer dans l'Oratoire. Après une retraite de quelques jours il prit l'habit. Il fit en peu de temps de si grands progrès dans la piété que le cardinal de Béruille disait que c'était un géant dans la perfection et que les autres n'étaient que des nains auprès de lui. Sa vie était une prière perpétuelle. Ses austérités étaient si grandes que si on n'y eût pas mis des bornes, il aurait consummé son sacrifice en peu de jours. Il était entré dans l'Oratoire le jour des cendres de l'an 1613 et il mourut le 7 août 1614, c'est-à-dire 18 mois après, n'étant âgé que de 22 à 23 ans. Il est le premier de l'Oratoire que Dieu ait appelé à lui.

(Nicoloze de l'Oratoire)

page 72 =

Il était neveu de M. Pericard, évêque d'Avanches, qui, le destinant à l'état ecclésiastique, l'envoya à l'Université de Paris. Mais il s'y appliquait plus volontiers à toute autre chose qu'à ses études.

Il eut un jour la curiosité d'aller voir un de ses cousins qui était entré dans l'Oratoire, sans autre pensée que de se divertir et de s'entretenir avec lui de l'établissement de la Congrégation. Ce parent lui inspira du mépris pour le monde en lui peignant le bonheur de la vie qu'il menait. Il le pressa de faire ses exercices spirituels sous M. de Béruille. Il y vint au bout de 15 jours. Il sortit pour peyer qq lettres et rentra ensuite dans l'Oratoire où il fit les plus grands progrès dans la piété.

Il était entré dans l'Oratoire le jour des cendres 1613. Il mourut le 7 août 1614, âgé de 22 ou 23 ans.

(Vie du cardinal de Béruille)

M. M. 607, 1 catalogue, N° 841 =

Odet de Saint Gilles, D'Avranches, entré à Paris en 1613, sous-diacre, mort en 1614

Nécrologe =

Le premier qui est décédé en la congrégation est le Confrère Odet de Saint Gilles du Diocèse d'Avranches en Basse Normandie, âgé de 22 ans. Il avait été reçu en la Congrégation le 1^{er} an 1613 le Mercredi des Cendres et il est mort en grande estime de sainteté le 7 août de l'année 1614, ayant reçu la même année le saint ordre de sous-diacre.

Son corps fut enterré en l'église de N. D. des Champs, grand couvent des carmélites en la chapelle de Saint Denis, d'autant que la Congrégation était proche de là en une maison de louage.

I. Le confrère Odet de Saint-Gilles (1)

Entré en 1613, mort en 1614

C'est ici le premier sujet que la Congrégation forma pour le ciel. En moins de deux années, qui s'écoulèrent depuis sa vocation jusqu'à la fin de sa vie, il s'avança tellement vers la perfection que M. de Bérulle disait quelquefois en admirant sa vertu : « Ce bon confrère est un géant et nous ne sommes que des nains auprès de lui (2). »

C'était un jeune gentilhomme, qui se nommait Odet de Saint-Gilles. Il était neveu de François Péricard, évêque d'Avranches, lequel, le destinant à l'Eglise, l'envoya faire ses études à l'Université de Paris. Mais il ne fut pas plutôt loin de la vue de ses parents, qu'oubliant tout ce qu'il leur avait promis, il perdit son temps et se débaucha. Comme il s'appliquait plus volontiers à toute autre chose qu'à ses études, il eut un jour la curiosité d'aller voir un de ses parents qui était entré parmi nous, sans autre pensée que de s'amuser et de savoir ce que c'était que cette congrégation naissante. Mais Dieu, qui l'y conduisait pour exécuter les desseins de miséricorde qu'il avait sur lui, mit dans la bouche de son parent un récit si touchant des douceurs qu'il éprouvait dans cette nouvelle vie toute consacrée à Dieu ; et dans le cœur de M. de Saint-Gilles une horreur si vive de celle qu'il menait au milieu du monde, que ne voyant plus de sûreté ni de salut pour lui que dans la retraite, il portait envie en lui-même à ceux qui avaient le bonheur d'y être. Son cousin, qui s'en aperçut au trouble de son visage, lui proposa d'en faire une de quelques jours, lui faisant espérer beaucoup de

(1) [P. CLOYSEAUT, *Vies*, I, p. 91 ; *Ménologe manuscrit*, p. 16.]

(2) CERISY, *Vie du P. DE BÉRULLE*, II, ch. 8.

consolation et une bénédiction particulière de cet exercice sous la conduite de M. de Bérulle.

Il accepta la proposition, et vint passer quinze jours avec nos pères au Petit-Bourbon, pendant lesquels son sage directeur remarqua en lui une vocation extraordinaire, qui le poussait à la perfection. Aussi Dieu l'inonda-t-il d'un torrent de grâces. La conclusion fut qu'il fit dessein de quitter le siècle et de se retirer parmi nous, ne croyant pas pouvoir nulle part mieux conserver le don de Dieu que dans le lieu où il venait de le recevoir ; et dès ce moment il y fut resté pour toujours, si l'on n'avait pas jugé à propos de le renvoyer encore pour quelque temps dans le monde, pour acquitter les dettes qu'il y avait faites.

Il se retira pour cela dans la maison de Sorbonne, en une chambre que M. de Condren, qui était de cette société, lui prêta. Et quoique la sainteté de ce lieu sembla le garantir assez contre les dangers du commerce que ses affaires l'obligeaient d'avoir avec les personnes du monde, il y ajouta la précaution d'endosser encore une rude et piquante haire, qu'il fit même vœu de ne quitter ni jour ni nuit et de ne point changer d'habit jusqu'à ce qu'il eut accompli son pieux dessein et terminé ses affaires. Et, comme au bout de trois mois il ne les avait pas encore finies, M. de Bérulle, qui connaissait le prix de cette âme, et qui d'ailleurs craignait qu'un plus long retardement ne fit violence à la grâce qui l'appelait, acquitta le reste des dettes qui le retenaient dans le monde, des propres deniers de la Congrégation quoique alors très pauvre, et l'acheta, s'il faut ainsi dire, de son argent, comme une chose rare et exquise, afin d'en faire un présent à Dieu.

Il fut reçu le mercredi des cendres de l'an 1613, et commença ses exercices avec une ferveur qui alla toujours en croissant. Il était continuellement en prière, et il lui semblait toujours qu'il y était peu. Si on eut cru son zèle, il y eut passé la nuit tout entière. On lui avait permis de

demeurer tous les soirs jusqu'à dix heures devant le Saint-Sacrement, quoique ses autres confrères n'eussent la liberté d'y être que jusqu'à neuf. Mais son ardeur l'emportait si avant qu'il fallait qu'on le vint avertir et l'arracher, pour ainsi parler, des autels. « Hélas ! mon Dieu ! disait-il alors, j'ai encore tant de choses à demander, et je n'ai pas fait la moitié de ce que Notre-Seigneur exige de moi ! » Il obéissait pourtant, et se retirait.

La mortification et la pénitence accompagnaient ses prières. Quand il descendait le soir à la chapelle, il y allait nu-pieds, quelque temps qu'il fit, toutes les fois qu'il le pouvait faire sans être aperçu. Les jeûnes, les veilles, les disciplines, les humiliations lui étaient très familières. M. de Bérulle disait de lui que Dieu le traitait ainsi que les princes font leurs favoris, qu'ils élèvent tout d'un coup sans les faire passer par les degrés ordinaires de la fortune. Aussi à peine trouvait-il des viandes assez fortes et assez solides pour nourrir son zèle ; et il disait quelquefois avec étonnement à nos frères : « Les voies les plus saintes et les plus élevées, dont je me sens obligé, selon Dieu, de faire ouverture à notre confrère de Saint-Gilles, lui sont faciles et si aplanies, qu'il semble qu'elles soient pour lui un chemin battu. »

Il vivait dans une profonde retraite, ne se mêlant de quoi que ce fut qui pût le détourner tant soit peu de Dieu. Il fut ordonné sous-diacre, et il n'avait pas de plus grand plaisir que d'en remplir les fonctions. Orner les autels et servir au Saint Sacrifice, était son occupation la plus ordinaire. S'il avait pu, il aurait volontiers servi toutes les messes qui se disaient ; il regardait cette action comme la plus noble et la plus sainte qui fût sur la terre, après celle de célébrer, et il s'y comportait avec tant de recueillement et de religion qu'on ne pouvait le voir sans être touché. Cependant, comme s'il n'eut pas le loisir de vaquer à sa prière pendant le jour, non seulement il se couchait plus tard que les autres, mais il avait encore obtenu la permis-

sion de se lever plus tôt, et quelquefois même pendant la nuit sur son lit, pour y prier pendant quelque temps, les bras étendus. Il ne couchait aussi que sur des ais. Il se refusait quasi le nécessaire dans ses repas, ne mangeant que pour s'empêcher de mourir de faim; et avec tout cela, on lui voyait souvent les larmes couler des yeux avec abondance, dans la pensée où il était qu'il ne faisait point pénitence.

Salomon dit que l'homme qui fera vite son ouvrage, sera appelé devant les rois, et ne demeurera pas longtemps parmi le vulgaire. Ainsi en arriva-t-il à ce saint confrère. Il fit promptement l'œuvre que Dieu lui avait donnée à faire, et il marcha d'un si bon pas dans le chemin de la grâce, qu'il se trouva porté en très peu de temps au sein de la gloire. Il était entré parmi nous au commencement de 1613, et il sortit du monde le 7 août 1614, c'est-à-dire au bout de 18 mois, n'étant encore âgé que de 22 à 23 ans.

M. de Bérulle fut très sensible à cette perte. Voici comme il s'en explique au P. Gastaud, supérieur de la Rochelle : *Je vous écris celle-ci à la hâte pour vous avertir et tous ceux de votre maison, comme il a plu à Dieu d'appeler à soi le confrère de Saint-Gilles. Dieu le disposait à cette mort par les ferveurs qu'il lui a données depuis le premier jour de sa retraite parmi nous, jusques au dernier de sa vie. Si cet accident ne nous était adouci par la puissance et par la douceur de la providence (dont il faut respecter les ordres), il nous causerait beaucoup de regret pour la perte d'un si bon sujet; mais Dieu, qui l'avait donné et qui l'a ôté, saura bien en son temps [nous le remplacer et] réparer le dommage [qu'il vient de causer lui-même] à son œuvre (1).*

Pendant qu'il était à l'extrémité (2), plusieurs de nos frères conjuraient M. de Bérulle de demander à Dieu la conservation d'une vie si précieuse par la bonne odeur

(1) P. DE BÉRULLE, *Œuvres imprimées*, p. 740.

(2) P. BOURGOING, *Oraison funèbre du P. de Bérulle*.

Notice Batterel suite et fin

qu'elle répandait. Mais il n'en voulut rien faire, parce que Dieu lui avait fait connaître dans la prière qu'il voulait l'attirer à lui, trouvant ce fruit mûr pour l'Ermite⁽¹⁾. Il se contenta de recommander ses derniers moments à une sainte carmélite, qui eut avoir obtenu de Dieu qu'il lui accordât à l'instant de sa mort, par miséricorde, le même degré de gloire qu'il eût mérité avec sa grâce, par ses actions saintes et vertueuses, s'il eût vécu plus longtemps, et qui assura de plus qu'il était apparu plusieurs fois à elle après sa mort, et lui avait déclaré qu'il était redevable à ses prières et à celles de N. G. Honoré Père⁽²⁾ de la grande gloire dont il jouissait dans le ciel⁽³⁾. Quoi qu'il en soit, comme nous n'avions point encore d'église, il fut enterré dans celle des Carmélites du faubourg St. Jacques, dans la chapelle de St. Denis, dont notre maison du Petit Bourbon était proche.

(1) Vie de Catherine de Jésus, par la V. Mère Madeleine de St. Joseph. (Paris 1628) p. 104

(2) C'est ainsi que, dans l'ancien Oratoire, on dénommait habituellement le saint fondateur de la Congrégation, le cardinal de Bérulle.

(3) Ancien Nérologe manuscrit.

Cloyseault : Mémoires mss p. 16

Le Confesseur Odet de Saint Gilles fut le premier de l'Oratoire depuis l'établissement de la Congrégation que Dieu retira de ce monde. Il était né de M. Périgord, évêque d'Abranches chez parents, le destinant à l'Eglise, le faisaient étudier en Sorbonne pour le rendre capable de remplir un jour quelque dignité dans l'Eglise. Mais, suivant les inclinations des personnes de son âge, il ne pensait rien moins qu'à cela : tout son temps était presque occupé à ~~la~~ ^{la} ~~divertir~~ ^{se divertir}. Sa vocation fut toute miraculeuse. Il avait un parent qui depuis peu s'était consacré à Dieu dans l'Oratoire. Il eut la pensée de lui rendre visite plutôt pour se réveiller de son dessein que pour profiter de son exemple. Mais, dans l'entretien qu'il eut avec lui, il se sentit si touché que, faisant réflexion sur sa vie et sur les dangers auxquels il était exposé pour son salut, il résolut d'entrer dans l'Oratoire. Il fit une retraite de 99 jours pour examiner plus à loisir sa vocation, et se trouvant de jour en jour plus affermi, il l'exécuta à la fin. Il fit de si grands progrès dans la piété que le P. de Bérulle avait coutume de dire que c'était un géant dans la perfection, et que les autres n'étaient que des nains en comparaison de lui. Sa vie était une continuelle oraison, ses austérités étaient excessives ; et, si on n'y avait mis des bornes, il aurait en peu de jours consummé son sacrifice par la pénitence. Il était entré dans l'Oratoire le jour des cendres de l'an 1615⁽¹⁾, et il sortit de ce monde le 7 d'août 1617 = c'est à dire dix huit mois après, n'étant âgé que de 22 à 23 ans.

(1) Il y doit y avoir une faute dans l'une ou l'autre de ces dates. Le P. Cloyseault a dû se tromper en composant son Mémoire.

Odet de St Gilles

Bicair

Copie de Paris, p. 71

La première porte qu'ouvrit l'Oratoire, fut d'un fruit tendre & précoce, mais déjà mûr pour le Ciel, Odet de St Gilles, que la mort enleva à la Congrégation, deux ans et 2 mois après qu'elle eut été établie, tenait le jour d'un gentilhomme de Normandie et était neveu de M. de Pericard, évêque d'Arranches, lequel, se proposant de l'attirer un jour auprès de lui et de l'élever aux dignités de l'Eglise, le fit entrer de bonne heure dans la cléricature et l'envoya à Paris pour y faire sa théologie à l'Université. Mais ce jeune homme, dont la vocation ne paraissait rien moins que naturelle, ne se mit guère en peine de répondre aux vues de son oncle et d'acquiescer la science et les vertus nécessaires à l'état qu'on lui avait fait embrasser. Abandonné à lui-même dans un âge où le plaisir présente bien plus d'attrait que le devoir, il négligea l'étude, forma des liaisons suspectes, et se laissant emporter à la fougue de ses passions, il donna bientôt dans des écarts qui le précipitèrent dans un abîme de maux, dont il n'y avait pas apparence qu'il pût se relever sans un secours spécial de la grâce.

Heureusement pour lui, la curiosité ou l'ennui, ou pour mieux dire, la Providence qui veille sur les mauvais comme sur les bons, le conduisit un jour à l'Oratoire, où il avait un parent, qu'il lui vint dans l'esprit de demander. Après les premiers compléments, la conversation tomba sur l'institut de M. de Bérulle; et son parent lui en parla avec tant d'éloges et lui fit si bien sentir les avantages et les douceurs que l'on trouvait dans la Communauté, que, touché lui-même de la manière dont il apprit que tout s'y faisait, il se sentit inspiré par un mouvement subit de la grâce de sortir du tourbillon dans lequel il vivait et forma à l'instant la résolution de se retirer aussi

Dans cette bonne retraite.

Le pieux fondateur, à qui il fut présenté, l'accueillit avec une bonté qui lui inspira beaucoup de confiance ; mais, comme sa vocation pourrait n'être que l'effet d'une fervente passagère, on jugea à propos de lui donner le temps d'y réfléchir et on ne songea à le recevoir que lorsqu'il y aurait véritablement lieu de croire que Dieu l'appelait à l'état qu'il voulait embrasser. M. de Bérulle qui, dans cet intervalle, recevait souvent sa visite, fut touché de ses dispositions ; et, cédant à son impatience, il l'aidera à payer ses dettes qu'il avait contractées et l'admit au nombre de ses disciples, le premier jour du carême de l'an 1613. Ce sage supérieur n'eut pas à se reprocher d'avoir agi avec précipitation. Le Confesseur de St Gilles s'estimant heureux d'avoir trouvé un asile où tout le portait à la vertu, ne pouvait se lasser de bénir l'auteur de tout bien. Plein de reconnaissance pour un si grand bienfait, il crut ne pouvoir mieux y répondre qu'en se hâtant de profiter des bons exemples qu'il avait sous les yeux ; et, comme s'il avait eu un pressentiment que le temps que le Seigneur lui donnait pour réparer les fautes de sa jeunesse, serait de courte durée, il embrassa toutes les œuvres de pénitence avec un zèle qui, en quelque façon, se démontrait partout avec succès excessif.

- Continuellement en oraison, il passait une partie du jour et de la nuit au pied des autels, d'où il fallait s'arracher comme par force. Les jeûnes, les disciplines, les mortifications, les veilles, le silence étaient devenus ses délices.
- « Les voies les plus saintes et les plus relevées dont je me sens obligé, selon Dieu, »
« de faire ouverture à notre confrère Odot, disait M. de Bérulle, lui sont si faciles »
« et si aplanies, qu'elles lui semblent un chemin tout frayé et tout battu. » —
- « Ce bon Confrère, disait-il encore, est un géant dans les voies du ciel, et nous ne

11 sommes que des nains auprès de lui. 11

Il marcha, en effet, si vite dans les sentiers de la grâce qu'il se trouva dans le séjour de la gloire presque aussitôt qu'il en eut connu le chemin.

Il mourut le 7 août 1614, âgé de 21 ans et 993 mois, n'ayant resté qu'une année et demi dans la Congrégation, où il avait reçu depuis peu de temps le sous-diaconat. Les Frères de l'Oratoire n'ayant encore qu'une chapelle domestique, firent inhumer son corps dans l'église des Carmélites du faubourg d'Herpès, dont ils avaient la conduite spirituelle.

Le P. de Bérulle, évêque au supérieur d'une maison de l'Oratoire pour lui annoncer la mort de ce confrère, s'exprimait ainsi :

11 Je vous écris ce mot en hâte pour vous avertir et tous ceux de votre maison
11 comme il a plu à Dieu d'appeler à soi notre confrère, M^r de Saint Gilles, lequel
11 est mort le 7 août 1614, à midi. Dieu le disposait à cette mort par les ferveurs
11 qu'il lui a données depuis le premier jour de son entrée dans notre Congrégation
11 jusqu'au dernier. Si cet accident ne nous était advenu par la puissance et
11 la bonté de la Providence de Dieu, il nous causerait beaucoup de regret pour
11 la perte d'un si bon sujet, et qui était de si grande espérance. Mais Celui qui
11 l'avait donné et qui l'a ôté, saura bien en son temps réparer par lui-même
11 cet intérêt pour ce sien œuvre. 11

La Mère Madeleine de Saint Joseph, carmélite de Paris, décidée en odeur de sainteté, l'an 1637, ayant écrit la vie de Catherine de Jésus, religieuse du même ordre, y parla avec beaucoup d'éloges de la piété de ce Confrère, par l'intercession duquel elle prétend que cette sainte fille avait obtenu diverses grâces de Dieu depuis sa mort. Elle aurait pu parler aussi de celles qu'elle avait obtenues

personnellement par le même canal ; mais si sa modestie ne lui a pas permis
d'en faire mention dans ses écrits, on en a été instruit ensuite par d'autres
personnes à qui elle en avait fait part.

Germaud = L'Oratoire de France, Paris, Douvion, p. 236-237.

Parmi les membres de l'Oratoire reçus dans la Congrégation du vivant même du P. de Bérulle, et formés directement à son école, nos anciens mémoires mentionnent comme ayant été particulièrement remplis de l'esprit de leur sainte vocation et ayant généreusement pratiqué les plus hautes maximes de la perfection ecclésiastique, les Pères Paul Metezeau, Jacques Gastaud, Jean Bence, Guillaume Gibieuf, Claude Bertin, les deux frères Eustache et Jean-Baptiste Gault, Charles Dorron, Jean Cabassut, Achille de Harlay de Sancy, Philippe-Emmanuel de Gondi, et Odet de Saint-Gilles.

Ce dernier mourut dix-huit mois après son entrée dans la Congrégation, n'étant encore que confrère¹. Il avait, suivant la parole de l'Écriture, rempli en peu de jours une longue carrière et amassé sur ses jeunes années le profit et l'honneur de la vieillesse².

Appartenant à une famille noble, et envoyé à l'Université de Paris pour y faire ses études, Odet de Saint-Gilles s'était laissé entraîner par le torrent des mauvais exemples. Une visite faite par lui à l'un de ses cousins, reçu à l'Oratoire dès les commencements de la Con-

populis sanctissima verba.... Homines divites in virtute, pulchritudinis studium habentes : pacificantes in domibus suis.... Illi viri misericordiae sunt, quorum pietates non defuerunt. (Eccli., XLIV, 1-10.)

1. Titre porté par les membres de l'Oratoire qui n'étaient pas encore prêtres.

2. Consummatus in brevi explevit tempora multa.... Etas senectutis vita immaculata, (Eccli., IV.)

grégation, devint le point de départ de son retour à Dieu et de sa vocation. Il fit bientôt après une retraite de quinze jours, sous la direction du P. de Bérulle, et il se serait joint immédiatement aux premiers membres de la Congrégation, s'il n'avait dû retourner dans le monde pendant quelque temps encore, pour y payer ses dettes. Le P. de Bérulle abrégé ce délai : il acquitta le reste de ce qui était dû par Odet de Saint-Gilles, et celui-ci entra à l'Oratoire le mercredi des Cendres de l'an 1613.

A partir de cet heureux jour, rien ne put modérer l'ardeur du jeune confrère pour la prière et pour la pénitence. Il fallait souvent l'arracher de la chapelle pour le contraindre à prendre quelques heures de sommeil. Il obéissait sans retard; mais on lui entendait dire en gémissant : « Hélas ! j'ai encore « tant de choses à demander, et je n'ai pas la moitié « de ce que Notre-Seigneur exige de moi ! »

Quant à la pénitence, il en connaissait tous les secrets et en pratiquait toutes les œuvres avec un incroyable zèle. L'amour de Jésus crucifié s'était profondément imprimé dans son cœur, et, saintement avide de souffrances, il cherchait par tous les moyens à s'associer étroitement aux douleurs et aux ignominies de son maître. Le P. de Bérulle, confident et témoin de ces dispositions héroïques, disait souvent aux premiers Pères de l'Oratoire : « Les voies les plus « saintes et les plus élevées dont je me sens obligé,

« selon Dieu, de faire ouverture à notre confrère de « Saint-Gilles, lui sont faciles et si aplanies, qu'il « semble qu'elles soient pour lui un chemin battu. »

Odet de Saint-Gilles eut le bonheur de s'offrir à Dieu par l'éternelle consécration du sous-diaconat, avant de devenir, sous les coups de la mort, la première victime dont le cœur paternel du fondateur de l'Oratoire eut à faire le sacrifice; et, le 7 août 1614, âgé de vingt-deux ans, après avoir embaumé la com-

munauté du parfum de ses vertus, il alla au ciel,
pour être comme le précurseur, les prémices et l'ange
tutélaire de tous ceux qui, après lui, auraient le bon-
heur de mourir au sein de l'Oratoire¹.

(1)

Ut nuptius operis ascenderet

Et primitiae

Et numen

Je me suis permis d'appliquer au confrère Odet de Saint Gilles ces paroles d'une admirable
épithaphe composée dans des circonstances toutes semblables par le P. Lacondaine pour un des premiers compagnons
de la réforme de S. Dominique ; on la lit à Rome, dans l'église de Sainte Sabine, sur la tombe du frère
Pierre Réquedat, mort en 1840.
